



**Elisabeth G. Sledziewski<sup>1</sup>**

Université de Strasbourg (Institut d'Études Politiques)

## ***"Virago, virgo, viro major... et plus grande qu'elle-même, seipsa major"***

Je ne partage pas les convictions politiques de Louise Michel : ni sa sainte colère anarchiste, ni son espérance révolutionnaire, ni son manichéisme. Comment cette penseuse des "figures étranges et hardies"(1) du processus historique peut-elle se contenter de l'idée simplette que le mal est toujours du même côté ? Comment cette lectrice de Hugo ignore-t-elle qu'aucune classe n'a le monopole de la vertu et que chez les Misérables, il y a aussi des Thénardier ? Quant à son "rien n'est à garder"(2), à son "vive la haine"(3), même s'ils sont là pour défier les chaînes et la mitraille, ils restent des cris de mort où j'entends encore résonner ceux des massacres de Septembre, et déjà ceux des terreurs populaires à venir. Non, je ne puis faire miens les combats de Louise. Pourtant, tout ce que je sais d'elle force mon admiration.

Son courage physique et moral, bien sûr. Mais surtout, le mouvement de l'âme qui le rend possible : sa vigilance, son souci tout évangélique de veiller, de revêtir la tenue de service, de tenir sa lampe allumée en vierge sage de la révolution. De même, sa constance à écrire, sa conscience d'être née pour écrire, au nez et à la barbe de ceux qui lui en dénie le droit ou le talent — en son temps et jusqu'à nos jours, où l'oeuvre littéraire de Louise Michel se voit parfois accabler d'un mépris goguenard. Puissent les efforts de ses éditeurs permettre au public, cent ans après la mort de l'écrivaine, d'apprécier enfin les beautés de son écriture et de ne plus croire celle-ci limitée à un intérêt documentaire, psychiatrique ou strictement militant. Il entendra là une voix toute vibrante des grandes certitudes de son siècle sur le sens de l'histoire

---

<sup>1</sup> Ancienne élève ENS Fontenay, agrégée et docteur d'Etat en philosophie, mcf de science politique, HDR-qpr, Université de Strasbourg (Institut d'Études Politiques). *Idéaux & conflits dans la Révolution française*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986 ; *Révolutions du sujet*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1989 ; *Varsovie 44, récit d'insurrection*, Paris, Autrement, 2004.

humaine. Il reconnaîtra une démarche unique pour aller au bout de cette révélation.

Au-delà des facilités de l'*hubris* apocalyptique, au-delà de la rencontre vraiment kitsch entre le style pompier et la rhétorique "pétroleuse", il y a la densité d'un verbe et d'un regard posés à cru sur le réel : Louise voyante, poète, sibylle de modernité. À sa façon de traverser le siècle, de s'y engager bravement, sans délai et sans réserve, avec les moyens qui sont les siens, je reconnais en elle une de ces figures rares et nues qui épousent l'histoire. De Jean le Baptiste à Marie-Madeleine, de Jeanne d'Arc à Emilia Plater, le même profil sacerdotal. Ou prophétique, au sens où les prophètes ne parlent jamais en leur nom propre, mais laissent parler à travers eux quelque chose de plus grand qu'eux : la transcendance historique, l'Esprit. Louise Michel est de cette trempe : un flot terrible qui, à la fois, se prête humblement aux sols qu'il recouvre et se laisse habiter par un astre éloigné.

C'est bien en cela qu'elle est une vraie icône. À savoir, un visage humain qui capte les regards humains et, dans cette rencontre, leur révèle une vérité supérieure, inaccessible car située au-delà de l'immédiat. Louise Michel, icône du messianisme révolutionnaire, icône et non pas chromo ou stérile stéréotype, icône d'où jaillit le sens. Certes femme d'un seul cri, celui du peuple, d'une seule passion, disait elle, "celle de la Révolution". Mais aussi bien plus.

Car à regarder sa vie, à écouter sa voix, suivre sa plume, on se déprend de cette vision trop simple. On est gagné, plutôt, par le sentiment d'une diversité profuse, d'un être surabondant. Celle que Victor Hugo disait "plus grande qu'un homme" a souvent été trop grande pour les rôles que lui a dévolus l'histoire, trop grande pour les clichés où la postérité a voulu l'enfermer. Sa dignité d'icône est bien au-dessus de ces clichés.

Virago ? Vierge rouge ? Aucun habit ne va à Louise. Elle semble toujours à l'étroit dans celui qu'elle porte et qu'elle finit par destiner à un emploi imprévisible, comme cette robe de conférencière un jour laissée à une pauvre, ou ce jupon noir opportunément transformé en drapeau. Elle souffre de ne pouvoir vivre de front toutes les vies qu'elle possède, à l'instar de ses chats vénérés. Elle, si entière et qui se donne sans compter, sait hélas que le monde ne lui demande qu'une maigre partie de ce qu'elle rêve de lui offrir. Que c'est déjà beaucoup pour une femme. Elle enrage. Elle ne trouve son compte ni dans sa mission d'institutrice, ni dans son personnage de virago vindicative, ni dans son image de vierge justicière, figures où cependant elle se reconnaît. Mais elle n'est authentique que lorsqu'elle peut être toutes ces figures à la fois. Louise Michel, femme océan, toujours plus grande qu'elle-même, *seipsa major*.

Plus grande que sa vie, qui semble si souvent l'entraver, à l'instar des habits de femme qu'elle se risque parfois à remplacer par des pantalons. Elle est à l'étroit dans ses rôles, comme elle est à l'étroit dans son corps et dans ce qu'elle se reconnaît d'identité, dans ses joies, ses sentiments, dont elle perçoit très tôt les

bornes individuelles. Jeune fille, elle écrivait déjà à Hugo : "mes peines ont toujours été immenses, lorsque j'ai éprouvé un grand bonheur". Elle ne tient pas à ce bonheur personnel. Elle se sait en charge de bien plus grand, de bien plus grave que cette individualité. "Que de choses, s'exclame-t-elle, quand on regarde en avant, de choses tellement grandes que lorsqu'on y songe il devient impossible de s'occuper de son misérable individu !" (3) Ne croirait-on pas entendre Robespierre parler de "l'abjection du moi personnel" ? Ce moi, Louise Michel met toujours son point d'honneur à s'élever au-dessus de lui, y compris lorsqu'elle narre sa vie, surtout lorsqu'elle narre sa vie : puisque cette vie singulière n'a de sens que pour exprimer, révéler la vie de tous. "Combien je préférerais parler des événements à parler de ma propre personne", note-t-elle dans son dernier écrit (4), en précisant : "car moi, c'est surtout ce qui n'est pas moi".

Suit cet aveu, testament de son sacerdoce : "je n'eus pas de vie privée, (...) j'oubliais ma propre existence et j'en étais heureuse". Elle ne consent à cette introspection qu'à son corps défendant, acculée à l'inaction par la défaite de sa "guenille humaine", comme pendant ces jours de l'hiver 1904 où, victime d'une congestion pulmonaire, elle croit vivre ses derniers moments. "Je commençai alors à m'étudier moi-même, je n'avais plus autre chose à faire", commente-t-elle avec hauteur (5). Joie de l'oblation *ad majorem historiarum gloriam*. Et mépris quasi oriental pour cette "personnalité" dont le sage, savant ou révolutionnaire, sait se dépouiller dans l'intérêt supérieur du genre humain : "nous avons aussi des fakirs jetant leur vie comme on verse une coupe, les uns pour l'idée, les autres pour la science, mais tous pour le grand triomphe" (6). L'esprit et la volonté n'ont de grandeur que s'ils sont capables de transcender les ambitions particulières, ou même l'intérêt de classe, et en général tout ce qui sépare l'homme de lui-même : "est-ce que la science universalisée n'empêchera pas les folies de l'orgueil ?" (7).

Plus grande, Louise, que sa propre histoire. En constante expansion sous les contours d'une expérience limitée dans le temps et l'espace, d'une existence que le trop-plein d'être fait craquer. Louise Michel est pareille à cette "chrysalide humaine" dont l'image hante sa vision eschatologique : "on ne fera plus rentrer ses ailes dans l'enveloppe crevée", prédit-elle en évoquant la métamorphose inéluctable de l'espèce, son "développement fatal" (8). De fait, sa vie personnelle ressemble davantage à celle de l'humanité tout entière qu'à une vie d'individu. Car Louise a une manière peu commune de persévérer dans son être — ce que selon Spinoza nous faisons tous —, en sortant du cours où est censée s'écouler son existence, en débordant sa propre empreinte historique. Chez elle, comme l'a pressenti Hugo, c'est le féminin qui gonfle sous le masculin, la mère sous la vierge, l'épouse sous la virago.

Mais cette poussée de l'être n'est pas seulement un phénomène psychologique, le trait d'une riche personnalité. C'est aussi une dynamique intellectuelle et morale, spirituelle même, me semble-t-il. Elle traverse toute l'oeuvre de Louise

Michel pour s'épanouir enfin avec les textes les plus réflexifs, comme ceux de l'après-Commune —*Histoire de ma Vie, L'Ère Nouvelle, Le Chant des captifs*. Inaboutie et parfois contradictoire, une pensée se déploie et cherche à former système dans l'effusion fiévreuse de la prophétie, de la doctrine et du récit. Une pensée qui semble vouloir se hisser au-dessus de ses propres incohérences pour parler justement du dépassement de l'humanité par elle-même. Comme s'il s'agissait d'en témoigner, à la façon des martyrs.

*Genus seipso major...* Le genre humain, selon Louise, a vocation à se dépasser. Comment ? Par la révolution qui le rend à sa vraie nature et réalise son humanité. Cette anthropologie mystique est bien fille de son temps. Au diapason des grandes eschatologies séculières annonçant le bonheur et la réconciliation, elle chante un progrès indissolublement fait de justice et de vérité. Pas d'hiatus entre l'ordre de la morale et celui de la connaissance, entre celui du cœur et celui de la raison. Pas d'hiatus non plus entre l'ordre historique et l'ordre naturel. Mais au contraire un postulat philosophique puisé aux sources des Lumières, celui de la continuité entre la matière, la pensée et l'action. L'inspiration matérialiste et historiciste habite le discours de Louise Michel. Quel que soit son registre d'expression, poétique ou narratif, on voit s'y inscrire le thème didactique obligé de l'émancipation universelle. Pas une ligne qui n'annonce la nécessaire victoire de la paix et de l'intelligence sur les forces de la discorde — lesquelles sont tout autant celles du malentendu entre l'humanité et la nature que celles de la guerre de tous contre tous. C'est une aliénation de l'esprit qui rend possible le chaos social actuel, c'est la levée de cette aliénation qui rendra aux opprimés leur pleine capacité historique. Mais réciproquement, c'est par la colère sociale que l'esprit reviendra au peuple et que seront enfin brisés les verrous mis, par la religion entre autres, à la réalisation du génie humain.

Cette dialectique des instances apparaît, par exemple, dans un intéressant chapitre de *Histoire de ma Vie* intitulé "Vipères"(9). Il porte sur l'antisémitisme, illusion mortifère dont il esquisse la généalogie, depuis sa lointaine invention jusqu'à sa réactivation moderne et sa fatale dissipation.

L'analyse est optimiste. De telles mystifications peuvent certes, en parvenant à diviser les prolétaires et à les détourner des luttes, retarder l'effondrement des "ruines empoisonnées du vieux monde". Mais c'est compter sans le travail de la conscience qui produit, quant à lui, un effet d'entraînement inverse. En effet, si les fantasmagories religieuses —ou autres— sont cyniquement utilisées par le "capital étrangleur de peuples" pour inhiber le sentiment de frustration sociale, et donc démobiliser le prolétariat, elles sont à leur tour mises en échec par l'irrésistible montée en puissance de la raison, elle-même stimulée par l'approfondissement des contradictions. "Patience.

Les événements se font si terribles. Les religions à l'agonie sont si nombreusement stupides. Les guerres fauchent tant d'hommes que la vérité

n'est pas loin. La révolte, la grève immense nous aideront à aborder l'autre rive. Aux vents, aux fleuves tout ce qui fait la haine entre les hommes."

Sous l'emphase du propos, la vision est plus complexe qu'il n'y paraît. Pour Louise Michel, les idées justes ne dérivent pas mécaniquement de la pratique sociale. Elles forment avec elle une synergie tumultueuse où les exploités au plus fort de leur exploitation, les abêtis au plus noir de leur ignorance vont puiser des ressources que l'ordre de la société ne leur avait pas destinées, mais que son désordre leur attribue généreusement. La classe dominante est en passe d'être trahie par les siens : "les fils de capitalistes, de réactionnaires ne resteront pas tous rivés à la ruine horrible du vieux monde, beaucoup seront avec ceux qui briseront avec la hache le veau d'or du capital et les urnes maudites du suffrage universel" (10). Les maîtres du capital, au faite de leur pouvoir économique et politique, sont condamnés à ne plus produire que du négatif moral : ils voient désormais leur échapper les instruments rationnels qu'ils avaient forgés pour exercer leur pouvoir et compensent cette perte en "propageant la haine, seule arme puissante qui leur reste" (11). Les avancées du savoir bourgeois profitent au peuple. Elles dessillent ses yeux et rendent peu à peu obsolètes l'imposture religieuse, la supercherie antisémite ou bien d'autres du même acabit. La sortie de la caverne devient possible parce que les lumières déstabilisent l'injustice, au moment même où l'obscurantisme entretenu par cette dernière est, lui, déstabilisé par le besoin de liberté. Un principe général d'instabilité, commun à la nature et aux sociétés, gouverne l'histoire. Le bonheur de l'espèce est à portée de révolution... et d'évolution.

Car pour Louise Michel, dynamique révolutionnaire et dynamique évolutionniste sont à penser comme un même mouvement. La révolution est un mode socio-historique de l'évolution, où s'opère la synthèse de la matière et de l'esprit : en accédant à la maîtrise rationnelle et morale de son destin, l'homme accède à la vérité de son espèce. Cette référence évolutionniste, récurrente chez Louise, modernise les thèmes d'une métaphysique du progrès passée, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'état de vulgate philosophique. D'un côté, donc, l'humanisme enthousiaste du dernier écrit de Condorcet, ce *Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain* que la Terreur a réduit à une hâtive esquisse, juste avant d'anéantir son auteur. De l'autre la veine matérialiste d'un Diderot ou d'un Sade —même si la Vierge rouge a eu peu de chances de lire une ligne de ce dernier !— pour replacer l'homme au cœur de l'immense fabrique de la nature, "au creuset de la vie universelle" (12). Sans doute inspirées à Louise par son expérience néocalédonienne, mais aussi par les souvenirs de leçon de choses de sa carrière d'institutrice, les métaphores biologiques viennent agrémenter de leur exubérance les vues sublimes à la Hegel sur la raison dans l'histoire ou le panorama eschatologique de la lutte des classes dans le style de Marx-Engels. La symbiose unissant le développement historique et celui de la matière fait ici fonction de garantie ontologique du salut. La révolution n'est pas un accès d'humeur, elle ressortit à un cycle assez vaste pour englober toute l'histoire

humaine, et qui la détermine de part en part. "Les hommes ne pèsent guère dans ce cataclysme, le progrès seul y survit, le progrès juste, implacable, celui qui bat en brèche les vieux récifs." (13) A la différence de l'espérance religieuse, l'espérance révolutionnaire ne peut être une chimère, puisqu'elle participe d'un processus physique objectif. Elle correspond à un état défini de la conscience, lui-même suscité par un état défini de la réalité matérielle des sociétés. La fragilité de cette espérance tient non pas à son caractère abstrait ou arbitraire, comme c'est le cas pour la religion, mais à sa tension vers ce qui n'est pas encore réalisé, phénomène également observable dans les métamorphoses du monde naturel : "alors dans le renouveau grandissent les choses regardées comme utopies à la dernière étape" (14).

Cette théorie du développement, articulant métaphysique et morale du progrès social et matérialisme biologique, est illustrée par de fortes images que Louise Michel emprunte au monde végétal et surtout animal. Outre "la chrysalide humaine", que j'ai mentionnée plus haut, on trouve (15) "la ruche" aux prises avec "les frelons humains", "les bœufs sauvages" qui "font tête aux loups", et aussi ce saisissant raccourci historico-évolutionniste : "La bête humaine qui, au fond des âges, avait monté de la famille à la tribu, à la horde, à la nation, monte, monte encore, monte toujours : et la famille devient race entière". Cependant, nulle trace ici de réductionnisme biologique. Il ne s'agit jamais pour la penseuse d'aligner l'humain sur l'animal, et lorsqu'elle convoque ce dernier pour les besoins de la comparaison ou de l'exemple, elle ne manque jamais de souligner la complexité accrue du devenir des sociétés humaines, en tant que devenir réfléchi. "On commence à s'apercevoir que les oiseaux, les fourmis, les abeilles se groupent librement pour faire ensemble le travail et résister au danger qui pourrait surgir; et que les animaux donnent aux hommes l'exemple de la sociabilité" (16) : ce qui permet à l'histoire d'accélérer son rythme, ce n'est pas l'acquisition par les hommes de l'instinct d'entraide des fourmis ou de la pugnacité des abeilles, mais une prise de conscience des mérites du modèle animal, évidemment interdite aux animaux. Ce rôle de la conscience est déterminant en dernière analyse. Seul l'esprit peut transformer la matière historique, fût-ce sous l'aiguillon de la faim. "Toute chose à laquelle on ne croit plus est morte" (17) écrit superbement Louise Michel.

Dans le bouillonnement de la matière en croissance, c'est en effet l'esprit qui fait germer la révolution. Il façonne les mots qui hâteront "le soulèvement des consciences" (18) : une "langue universelle (...) qui sera le corollaire de la grande éclosion". La chair des choses se fait verbe. Dépassant le Babel humain, il se lève sur l'histoire comme un vent Paraclet, comme une Pentecôte du sens.

Ou comme une Passion. Travillée par les douleurs, avide de liberté, l'humanité moderne est en passe de devenir ce qu'elle doit être, ce qu'elle sait être. Cette ultime mutation ne se fera cependant pas sans déchirement.

Voici venir "les rouges Pâques après lesquelles la chrysalide humaine aura évolué, pressée par les souffles de germinal, pour être ensuite jetée sur la terre, les ailes déchirées peut-être". (19) La haine ne sera pas vaincue avant d'avoir servi d'arme à ceux qui la combattent. Louise Michel ne conçoit la révolution que comme un paroxysme sanglant, imposé par la force des choses : "Avec cette société devenue coupe-gorge, il y a nécessité absolue d'en finir." (20) Consentement à la violence, exaltation de "l'épouvante vengeresse" (21) ? Indubitablement. Même si le "monde nouveau" qui "se dresse à l'horizon ensanglanté" (22) est un monde de paix et d'amour, seule la négativité absolue de la mort sera, dans l'immédiat, assez puissante pour extraire l'homme d'un état social absolument négatif. "Quelle parcelle de terre n'est couverte de sang, quelle loi du réseau maudit ne sert de nœud coulant qui nous étrange ?... Rien n'est à garder". (23) Sang pour sang, système pour système, il est juste d'appliquer une forme de loi du talion historique et de faire table rase d'un ordre lui-même intrinsèquement destructeur. Cela n'est pas une option facultative, ajoute Louise. "Il le faut !".

L'adhésion à l'*ananké* historique exige donc de ne pas s'attendrir et d'assumer la haine. La Vierge rouge ne fait d'ailleurs pas mystère de son ressentiment contre la société. Soeur d'une Camille appelant "le courroux du Ciel" (24) contre Rome, d'une Mère Duchêne déchaînée contre les aristocrates, elle fulmine ses menaces avec des accents hérétiques et purificateurs. Il y a de la cathare dans Louise Michel. Ce monde, œuvre pestilentielle des ennemis du peuple, est mauvais et il est permis de le haïr; de le fuir tout en œuvrant à son salut; de s'en extraire moralement, par une stricte chasteté de la chair et de l'esprit. En révolutionnaire conséquente, Louise refuse d'habiter la société bourgeoise en propriétaire, de jouir de ses bienfaits, de se prêter à sa survie, donc, en toute logique socio-biologique, à sa reproduction. D'où cette profession de retrait radical :

Mais loin de nous amour et lumière !  
Ils ne sont pas pour les malheureux !  
Ne laissons pas de veuve aux supplices,  
Ne laissons pas de fils aux tyrans,  
Nous ne voulons point être complices. (25)

Pour faire ainsi don de sa vie, il faut une passion ardente, un amour sans défaut. Et aussi, le courage de reconnaître les limites de l'amour en temps de révolution. "Si l'amour de l'humanité est impuissant à faire sonner l'heure libératrice à l'horloge fraternelle —heure où le crime n'aura plus de place —, l'indignation s'en chargera. La haine est pure comme l'acier, forte comme la hache; et si l'amour est stérile, vive la haine !" (26). L'humanité souffrante a besoin de martyrs, de prophètes capables de mettre à son service une haine plus grande que l'amour. Louise Michel est de ceux-là.

## Notes

- (1) *L'Ère Nouvelle*, Bibliothèque ouvrière cosmopolite, 1887, ch. VII
- (2) *Pensée dernière*, Bibliothèque ouvrière cosmopolite, 1887
- (3) *L'Ère Nouvelle*, ch. VII
- (4) *Histoire de ma Vie*, 1904, II° partie, ch. III, p.80, édition critique de Xavière Gauthier, P.U.L. 2000
- (5) *Histoire de ma Vie*, II° partie, ch. II, p. 73
- (6) *L'Ère Nouvelle*, ch. VII
- (7) *L'Ère Nouvelle*, ch. V
- (8) *L'Ère Nouvelle*, ch. I
- (9) *Histoire de ma Vie*, II° partie, ch. XII, pp. 110-111.
- (10) *Histoire de ma Vie*, II° partie, ch. XII, p. 110.
- (11) *ibid.*
- (12) *L'Ère Nouvelle*, ch. I
- (13) *L'Ère Nouvelle*, ch. VIII
- (14) *L'Ère Nouvelle*, ch. V
- (15) *L'Ère Nouvelle*, ch. I
- (16) *L'Ère Nouvelle*, ch. III
- (17) *ibid.*
- (18) *L'Ère Nouvelle*, ch. II
- (19) *L'Ère Nouvelle*, ch. VI
- (20) *L'Ère Nouvelle*, ch. V
- (21) *Histoire de ma Vie*, III° partie, ch. II, p. 138; extrait du poème *Germinal* publié par Louise Michel dans l'hebdomadaire *Le Libertaire* des 5-12 septembre 1897.
- (22) *Le Chant des Captifs*
- (23) *L'Ère Nouvelle*, ch. VIII
- (24) Corneille, *Horace*, IV, 6
- (25) *La Chanson du Chanvre*
- (26) *Pensée dernière.*